

# LA PROMESSE DE MARIAGE,

OU

## LE RETOUR AU HAMEAU,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par MM. DIEULAFOY et GERSIN,

Musique de M. BENINCORI ;

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre  
de l'Opéra-Comique, le 14 mai 1818.*

---

PRIX : 1 franc 25 centimes.

---

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au magasin de Pièces de  
Théâtre, Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis  
la rue de Lancry.

De l'Imprimerie de NOUZOU, rue de Cléry, N°. 9.

---

1818.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

---

**M. DE ST.-ANGE**, jeune homme de Paris.

**M. HUET.**

**DIDIER**, élevé au village.

**M. PAUL.**

**LUCIE**, jeune paysanne.

**M<sup>c</sup>. BOULANGER.**

**MARGUERITE**, sa mère.

**M<sup>c</sup>. DESBROSSES.**

**MATHURIN**, ancien pasteur.

**M. CHENARD.**

**CLAUDIN**, paysan, valet de Didier.

**M. MOREAU.**

**CLAUDINE**, fiancée de Claudin.

**M<sup>c</sup>. BELMONT.**

**LUCAS**, pastoureaux.

**M. GÉNOT.**

Jeunes Filles, jeunes Garçons.

Domestiques de St.-Ange.

Habitans du hameau.

*La scène se passe dans un hameau, à quelque distance de Bolbec.*

# LA PROMESSE DE MARIAGE, OU LE RETOUR AU HAMEAU.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*Le théâtre représente, à droite, une maison un peu décorée; avec un balcon au premier; c'est celle de Didier: à gauche, une autre maison rustique appartenant à Lucie. A quelque distance de la porte est un gros pommier; au pied, un banc de gazon. Le reste du théâtre, dont le fond représente une double montagne, est peuplé d'arbres à fruits.*

LUCIE, ensuite plusieurs jeunes filles.

LUCIE, sortant de chez elle.

### AIR.

Dans le hameau tout dort encore,  
Tout est paisible hormis mon cœur;  
N'importe, en attendant l'aurore,  
Je pense à lui, c'est un bonheur.

*Les jeunes filles arrivent les unes après les autres au moment où l'on entend sonner quatre heures.*

LES JEUNES FILLES, avec des bouquets.

Me voici, me voici, me voici, me voici;  
Nous arrivons quand l'heure sonne.

JEANNETTE.

Au doux signal j'arrive aussi;

LUCIE.

Mais parlons bas et n'éveillons personne.

CLAUDINE.

Voilà mes roses, mes œillets,  
Et mes jacinthes et mes muguetts;  
J'ons dévasté notre prairie,  
Et nos jardins, et nos bosquets.

LUCIE.

Combien mon cœur vous remercie!

JEANNETTE.

Nous remercier, et pourquoi ?  
Ton bonheur n'est-il pas le nôtre ?  
Aujourd'hui toi,  
Et demain moi,  
Un plaisir ne va pas sans l'autre.

CLAUDINE, *regardant la croisée.*

Il est donc là ce bon Didier.

LUCIE.

Oui, pour le bonheur de Lucie.

CLAUDINE.

A Paris, ne pas oublier  
Et son village et son amie !  
Ah ! quel amant !  
C'est un prodige assurément !

JEANNETTE.

Malgré sa fortune nouvelle  
Il te revient tendre et fidèle !

LUCIE.

Il me revient tendre et fidèle,  
Je connaissais bien mon amant.

JEANNETTE.

A-t-il quitté nos airs rustiques ?

LUCIE.

Il a l'air bon qu'il eût jadis.

CLAUDINE.

Apporte-t-il de beaux habits ?

JEANNETTE.

A-t-il beaucoup de domestiques ?

CLAUDINE.

Ça reluit-il comme à la cour ?

LUCIE.

Je n'ai rien vu que son amour.

CLAUDINE et JEANNETTE.

Malgré sa fortune nouvelle  
Il te revient tendre et fidèle.  
Ah ! quel amant !  
C'est un prodige assurément.

CLAUDINE.

Malgré ça, dis-moi donc Lucie, est-ce que le biau farluquet qui est arrivé avec Didier, et qui ne le quitte plus, ne te baille pas un peu de tintouin ?

LUCIE.

Lni, et pourquoi ?

CLAUDINE.

Il l'a tenu quinze mois absent, c'est long.

LUCIE.

Mais un bon naturel, c'est tout.

CLAUDINE.

Et puis dans une ville comme Paris !

LUCIE.

Que m'importe ? Didier est revenu au village, aux lieux où il est né, preuve qu'i m'aime encore. D'ailleurs, il n'verra rien ici qui n'li rappelle une bonne pensée, un bon sentiment, et qui n'le rende incapable de toutes les mauvaises actions qu'on voudrait l'y faire commettre. Mais voyez donc ce Claudin qui n'arrive pas ; il devait être ici à la pointé du jour pour prendre ces fleurs et en parer la chambre d'son maître avant son réveil.

CLAUDINE.

Ah ! dame, les valets des gens riches, ça dort plus que l's œil.

JEANNETTE.

Est-ce que pendant son voyage à Paris, il serait changé sti là ?

CLAUDINE.

Oh ! m'est avis qu'non ; il m'a baillé hier soir, à son arrivée, deux gros baisers qui valliont ben ceux d'l'an passé.

LUCIE.

Claudin, Claudin ?

---

## SCÈNE II.

LES MÊMES. CLAUDIN.

CLAUDIN, (*sortant de chez Didier.*)

Hein, quoique c'est donc ?

LUCIE.

Tu sais bien.

CLAUDIN, (*il achève de passer un grand habit de livrée.*)

Ah! oui, me voilà. C'est que c'est si long à mettre ces habits de costume.

CLAUDINE.

Comme le v'là brave!

CLAUDIN.

Ah! dame, c'est Monsieur, mon ami, enfin, quoi, ce bon Didier qui était autrefois mon camarade, et qui est aujourd'hui mon maître, qui m'a fait comme ça; il m'a distingué et, à cause que j'étais son meilleur ami, il m'a fait son premier laquais.

CLAUDINE.

Tiens, ces belles coutures.

CLAUDIN.

Ce n'est pourtant que la petite tenue: j'nous pas voulu d'la grande, ni de tous leux frisons. Ça ne m'va pas trop mal, tout de même.

CLAUDINE.

Ma fine, pas tant ben que ta p'tite veste de barger; je ne l'aurions pas quittée à ta place.

CLAUDIN.

Oh! ben oui: est-ce qu'on peut être auprès de ces messieurs comme quand je gardions ici.... tais-toi donc. Mais quoi qu'y a mamselle Lucie?

LUCIE.

Est-ce que tu n'le vois pas? toutes ces fleurs que tu dois placer là dedans.

CLAUDIN.

Ah! c'est vrai. (*à part*). Pauvre fille!

LUCIE.

Mes compagnes ont réuni leurs bouquets; voilà le mien: tâche qu'il le voye l'premier.

CLAUDIN.

Oui, j'tâcherons. (*à part*) Ça m'élouffe, il faut qu'ça parte.

Dis donc, Claudine : est-ce que tu ne pourrais pas, sans faire semblant de rien, leur dire qu'elles s'en aillent? j'ons queque chose à te dégoïser, pour toi toute seule.

CLAUDINE.

Pour moi?

CLAUDIN, (*prenant les bouquets des jeunes filles.*)

Soyez tranquilles mesd'moiselles, j'allons faire votre commission ben gentiment.

JEANNETTE, (*à demi-voix.*)

Parle-lui de Jeannette.

THERÈSE.

De Thérèse.

JAVOTTE.

N'oublie pas Javotte.

LUCIE.

Mon bouquet, surtout.

CLAUDIN.

Marchez, marchez, j'allons lui mettre tout le village sous l'nez. J'n'ons qu'un mot de retrouvaille à dire à Claudine.

LES JEUNES FILLES.

Tiens, les amoureux!

CLAUDIN.

Ah! dame! chacun son tour.

*Les jeunes filles partent en riant, et Lucie rentre chez elle.*

---

### SCÈNE III.

CLAUDINE, CLAUDIN.

CLAUDINE.

Eh! ben quoi que c'est qu'ton mot!

CLAUDIN.

Oh! c'est..... une chose tarrible, vois-tu! un mistère que j'nons pas voulu faire sonner devant ste pauvre Lucie, et

qu'il ne faut pas toi-même que tu saches, que tu entendes, que tu comprendes, mais écoute ben !

CLAUDEINE.

Parle donc.

CLAUDIN.

Lucie aime Didier de tout son cœur, n'est-ce pas ?

CLAUDEINE.

Queu' question !

CLAUDIN.

Toi, Claudine, tu m'aimes ben itou ?

CLAUDEINE.

Pardine.

CLAUDIN.

Ah ! que c'est gentil ! he ben ! mon enfant, autant de perdu que st'amour là.

CLAUDEINE.

Bah ! est-ce que tu n'es pas mon fiancé ?

CLAUDIN.

Pour ça, je n'dis pas non. Il y a quinze mois que je t'ons tapé bravement dans la main, et Didier était prêt d'en faire autant à Lucie, quand son oncle si riche l'y arrivit tout mourant des Grandes Indes, et, l'appela ben vite, ben vite à Paris, à celle fin de lui laisser son magot. Tu te souviens du brouhahas que ça fit alors dans le village : les si, les mais. V'là Didier qu'est riche ; il n'sra pas fidèle, il ne reviendra pas ; et li qui savait écrire, parce que tu sais ben qu'à cause des écus de son oncle il avait été un peu plus soigné qu'nous autres, li, pour faire taire tout ça, baillit, en partant, à mamselle Lucie, une belle pataraphe d'sa main, comme quoi il n'épouserait jamais qu'elle.

CLAUDEINE.

Eh ben ! il vient t'nir sa promesse, et v'là qu'est fini.

CLAUDIN.

Oh ! ben oui, fini, et Paris donc ? Est-ce qu'il n'a pas passé par-dessus ça ?

CLAUDEINE.

Que veux-tu dire ?



CLAUDIN.

Puisque j'étions dans l'argent jusqu'au col, il fallait ben qu'ça roulit, et ça a roulé; Didier dans une belle voiture, moi derrière : et puis v'la les bonnes manières, les bons principes, les bons amis qui nous sont venus de tous côtés, et les femmes itou donc.

CLAUDINE.

Les femmes?

CLAUDIN.

Pardine! quand il y a un bel homme et de l'argent quelque part, elles ne sont pas plus dégoûtées que les autres. Est-ce que ce M. de St.-Ange, qui est arrivé avec nous, n'a pas une sœur qui s'y connaît. Est-ce qu'alle n'allait pas épouser Didier, quand il s'est ressouvenu de ce chiffon de papier qu'il avait laissé à Lucie.

CLAUDINE.

Il vient le reprendre, peut-être?

CLAUDIN.

Comme de juste; c'est pour ça qu'mon maître et son ami avont fait le voyage. Et moi qui commence à être un honnête homme d'la ville, je les ai suivis pour faire mon devoir à ton encontre; pour te déclarer que je t'aimons toujours de toute mon âme...

CLAUDINE.

A la bonne heure ça.

CLAUDIN.

Mais, qu'à cause des principes, des belles magnières, j'sommes obligé de te planter là.

CLAUDINE.

Comment, tu oserais!...

CLAUDIN.

Parole d'honneur, fant que je te quitte.

CLAUDINE.

T'as donc perdu la tête, Claudin?

CLAUDIN.

Tu sens ben que c'est forcé ce que je faisons là. J'en avons

une peine que je crois ben que j'en étoufferions sans l'argent que ça me rapporte et les honneurs; regarde donc st'habit.

CLAUDINE.

Imbécile !

CLAUDIN.

Gn'a pas d'imbécile à Paris, mademoiselle.

CLAUDINE.

Oui, mais gn'a que d'honnêtes gens ici. V'là l'souleil qui s'lève, les travaux qui vont commencer; va-t-en porter ces bouquets et garde pour toi tes sottés idées.

CLAUDIN.

Ah! ben! les filles de ce pays ont un fier courage: on leur dit en face qu'on les trahit et elles ne vous croient pas! Eh! ben tant pis pour elles.

( Il entre dans la maison de Didier. )

---

## SCÈNE IV.

LUCAS, en berger.

( Il paraît au haut de la montagne, avec une musette, et traverse le théâtre en chantant. )

- Oyez, oyez jeunes fillettes,  
Le chalumeau  
Du pastoureau:  
L'Amour attend sous les coudrettes,  
Et la bergère et son troupeau.
- Oyez, oyez jeunes fillettes, etc.

( Toutes les portes s'ouvrent, les femmes sortent avec leurs métiers et viennent se placer sur un des côtés du théâtre. Dans le fond, on voit passer des meüniers qui portent des sacs au moulin; et de tous côtés arrivent des jeunes garçons avec des gaules et des paniers ).

SCÈNE V.

LUCIE, MARGUERITE, MATHURIN, CLAUDINE,  
groupe de femmes, villageois ( avec des gaules et des  
paniers ).

CHŒUR.

A l'ouvrage, à l'ouvrage,  
J'entends le chant du pastoureau.  
A l'ouvrage, à l'ouvrage,  
Les soins, le travail, le courage  
Sont la richesse du hameau.

MATHURIN.

Allons amis, couvrons la terre  
Du fruit qu'attendent nos celliers.  
Trop heureux qui ne fait la guerre  
Qu'à ses poiriers,  
Qu'à ses pommiers.

LUCIE, en travaillant.

Tandis que nos mains pour la ville  
Préparent de riches atours,  
Le cœur ne veut dans cet asyle,  
Que de beaux jours,  
D'heureux amours.

MATHURIN.

De Bacchus chantant les louanges,  
Quand maint buveur tombe attristé,  
Nous ne devons à nos vendanges  
Que la santé,  
Que la gaité.

LE CHŒUR.

A l'ouvrage, à l'ouvrage, etc.

( Didier ouvre sa croisée et examine les différents travaux  
des paysans. )

DIDIER.

Ah! quel tableau! quel délicieux spectacle! Plaisirs de ma  
jeunesse vous m'êtes donc rendus!

LES VILLAGEOIS, ( l'apercevant, cessent leurs travaux. )

Eh! c'est Didier!

CLAUDINE.

Dites donc, Monsieur.

LES VILLAGEOIS, (*saluant.*)

Monsieur Didier, monseigneur Didier.

DIDIER.

Eh! non, mes enfans, Didier votre ami.

LUCIE.

Ah! il tient mon bouquet.

UN VILLAGEOIS.

Il nous appelle ses amis.

UN AUTRE.

Il n'est pas fier du tout.

UN TROISIÈME.

Il mangera peut-être ben encore d'nos pommes.

MATHURIN.

Oh! que oui, il en mangera. J'avions ben prédit, quand il v'nait à mes leçons, qu'il serait toujours un honnête homme sti là.

---

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIDIER.

MARGUERITE, (*se levant.*)

Votre servante, monsieur Didier.

DIDIER (*saluant et embrassant ses amis*).

Ah! bonne Marguerite! chère Lucie! Bon jour, bonnes mères. Pierre, Dominique, Jérôme, bon jour chers amis, je vous reconnais tous. Et vous, bon Mathurin, mon vieux maître?

MATHURIN.

Embrasse-moi, mon fils: ton retour en ce village est une bonne action, je t'en remercie.

DIDIER.

Je vous la dois. N'ai-je pas dix ans assisté aux sages leçons que vous donniez aux enfans de ce hameau? Mais, quoi! vous travaillez encore, à votre âge!

MATHURIN.

Toujours et avec courage. Tiens, vois.

( *Il prend une gaule, veut donner un coup sur l'arbre et manque de tomber.* )

Ah!

DIDIER, ( *le soutenant.* )

Ah! donnez, donnez, bon père; j'aimais tant ce travail autre fois, je le ferai peut-être bien encore.

( *Il ôte son habit et se met à gauler avec les autres paysans.* )

CHŒUR.

A l'ouvrage, à l'ouvrage, etc.

---

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINT-ANGE, CLAUDIN.

SAINT-ANGE, ( *en habit du matin, sortant de la maison de Didier.* )

Ah! ah! ah! quelle caricature! La bonne plaisanterie. Vois donc, Claudin.

CLAUDIN.

Quoi donc?

SAINT-ANGE.

Tiens, tiens, ton maître avec cette gaule.

CLAUDIN.

Eh! ben, il fait c'qu'il a appris; il y a tant d'gens qui font l'contraire.

SAINT-ANGE.

C'est impayable. Ah! ah! ah! mon cher Didier, je te félicite.

DIDIER, (*quittant la gaule et remettant son habit.*)

Ah ! mon ami, pardon ; c'est un petit amusement auquel je n'ai pu résister. Tenez, jeunes gens, voilà ma bourse ; allez boire à ma santé.

MATHURIN.

Bah ! est-ce qu'ils avont besoin d'argent pour te souhaiter du bonheur ! ils boiront ben à ta santé sans cela. (*Il sort avec les paysans.*)

MARGUERITTE.

Et nous donc ! viens ma fille, viens il est temps de préparer le déjeuner.

SAINT-ANGE (*à Claudin.*)

Toi, songe au nôtre. Eh parbleu sous cette tonelle : nous jouirons de la fraîcheur du matin.

DIDIER.

Ne pourrais-je, ma chère Lucie, avoir le plaisir de t'entretenir un moment ?

LUCIE.

Oh ! tant que tu voudras, tout à l'heure, quand ma mère fera ses beurres.

CLAUDINE (*à Claudin.*)

Eh ! bien, nigaud, vient-il encore pour nous planter là !

CLAUDIN.

Patience, patience : il est en bonnes mains.

---

## SCÈNE VIII.

DIDIER, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE.

D'honneur, mon cher Didier, tu extravagues ; depuis que tu as remis les pieds dans ce misérable village, je ne te reconnais plus. Tu donnes la main à tout le monde, tu gaulés des pommes, tu te laisses tutoyer par le moindre paysan, à tout propos.

DIDIER.

Que veux-tu ! de vieux amis, d'anciens camarades.

S A I N T - A N G E .

Soit : mais on se respecte. Et puis un ruisseau , une mesure, un tronc d'arbre , le moindre buisson , tout est pour toi un objet d'attention , de ravissement , d'extase ! tu pousses des hélas à faire pitié.

D I D I E R .

C'est l'effet d'un premier mouvement.

S A I N T - A N G E .

Des bouquets , des fagots de fleurs jusques dans ta chambre ! tu sais bien qu'à Paris c'est la parure de l'escalier.

D I D I E R .

Tu as raison ! c'est un peu ridicule ; mais que veux-tu , on est entrainé malgré soi. Le moyen de revoir sans attendrissement ces côteaux que j'ai si souvent parcourus !

S A I N T - A N G E .

Belle promenade.

D I D I E R .

Cette place où j'ai joué si souvent.

S A I N T - A N G E .

Elle est brillante.

D I D I E R .

Cette maison dans laquelle je suis né.

S A I N T - A N G E .

Ce n'est qu'une bicoque.

D I D I E R .

On voit bien, mon ami, que tu n'as jamais habité que Paris.

S A I N T - A N G E .

Cela exclut-il l'attendrissement ? la sensibilité ? n'est-ce pas à Paris que j'ai su te distinguer ? que j'ai été touché de tes vertus , de ta fortune , de tes excellentes qualités ? n'ai-je pas parcouru , avec tout l'intérêt possible , ce superbe hôtel que tu y as acheté ? et ne m'as-tu pas vu , pour ta nouvelle terre , un enthousiasme , un amour tout particulier ?

D I D I E R .

C'est vrai , c'est vrai , je te rends justice.

SAINT-ANGE.

Eh ! bien , mon ami , allons au fait. Tu as eu l'imprudence de laisser ici entre les mains d'une petite fille , une promesse qui pouvait te venir dangereuse , tu as voulu venir la reprendre toi-même , j'ai senti la nécessité de ne pas t'abandonner , nous sommes arrivés : il faut r'avoir ton écrit.

DIDIER.

Sans doute.

SAINT-ANGE.

Tu sens qu'au moyen de quelque sacrifice la chose sera aisée.

DIDIER.

Je l'espère.

SAINT-ANGE.

Il y aura peut-être bien quelques soupirs , quelques larmes. Ces villageois sont si bêtes !

DIDIER.

C'est ce que je crains.

SAINT-ANGE.

Il faut braver tout cela , mon ami , tu sais ce que tu dois à ma sœur !

DIDIER.

Oh ! je n'ai garde de l'oublier.

SAINT-ANGE.

A une famille respectable !

DIDIER.

Qui m'a comblé de marques d'intérêt.

SAINT-ANGE.

Eh ! bien mon ami , il faut aller au grand. Une brillante carrière s'ouvre devant toi , entres-y en honnête homme , reprends ta promesse , détruis un sot engagement et rends-toi digne de nous.

DIDIER.

Va , va , laisse-moi faire : je n'ai pas entrepris ce voyage sans être bien résolu.



SAINT-ANGE.

Songez que nous devons partir à midi.

DIDIER.

Compte sur moi. J'ai demandé un rendez-vous à Lucie, et tout va se terminer.

SAINT-ANGE.

Ah ! je suis enchanté, je vois que tu commences à te former : eh ! bien tant mieux. Tandis que tu vas remplir ici ce grand objet, moi de mon côté je vais m'occuper essentiellement..... de ma toilette..... Holà, Picard, Lafleur, qu'on m'habille.

## SCÈNE IX.

DIDIER (*le regardant sortir*).

Qu'il est heureux Saint-Ange de savoir faire le riche comme ça ! il se fait servir avec une grâce ! il change de maîtresse avec une aisance ! il emprunte avec une délicatesse qui vous ravit malgré vous. Je n'aurai jamais cette façon-là moi. Il y a plus de deux ans que je m'y essaye et je ne suis encore que de mon village. J'aurais plutôt fait dix gerbes, comme mes camarades, que de tourner un compliment comme cet homme-là, et sa sœur ! ah ! ah ! c'est elle qui est une savante.

## COUPLET.

Florise à l'étude se livre,  
Partout on vante son esprit.  
Elle vous parle comme un livre,  
Et Dieu sait tout ce qu'elle dit.  
Ça vaut-il un mot de Lucie ?  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Qui sait cela ?  
Chacun a son goût dans la vie.  
Ces grands discours  
Deviennent lourds ;  
Tant d'esprit souvent vous ennue,  
Petits discours,  
Ça plaît toujours.

Cependant Florise m'engage  
Moi qui suis né dans un hameau,  
Son rang, ses airs du haut parage,  
Rendront, dit-on, mon sort plus beau.  
Mais lui serais-je plus fidèle ?  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Qui sait cela ?

Je crains pour moi, je crains pour elle.  
Ces grands amours  
Deviennent lourds,  
Ça ne bat bientôt que d'une aile.  
Petits amours,  
Ça va toujours.

Mais voyez donc quelles réflexions je m'avise de faire, et dans quel moment? Allons, allons, reprenons mon courage et ma noble résolution. Ah! Lucie paraît enfin. Quel dommage! elle me semble plus jolie que jamais.

---

## SCÈNE X.

DIDIER, LUCIE.

LUCIE.

Me voilà, mon ami. Tu m'as un peu attendue?

DIDIER.

J'avoue que j'avais quelque impatience.

LUCIE.

Et moi, méchant! ai-je dû en éprouver pendant quinze mois?

DIDIER.

Ah! tu as sans doute pensé que les embarras d'une succession immense...

LUCIE.

Oh! ben oui, ta succession! Je ne pensais qu'à toi.

DIDIER.

Ma chère Lucie, j'ai bien des choses à te dire.

LUCIE.

Oh! je m'y attends. Quand ça ne serait que tout le bien que t'as fait là bas! car je te connais, toi: quelque part que tu te trouves, faut que tu sois partout l'bon Didier.

DIDIER.

Il ne s'agit pas précisément de ce que j'ai fait, mais de ce qu'il faut que je fasse.

LUCIE.

Ah! quel bonheur! T'as des projets pour ce pays-ci! Ça

vient bien à propos. Le hameau voisin a été dévasté par la grêle, comme on va nous bénir!

DIDIER.

Oui, oui; mais un soin plus particulier, plus important pour nous deux....

LUCIE.

Ah! notre mariage? Le notaire est tout prêt. Rien n'est changé; je suis toujours à toi.

DIDIER.

Ecoute: il s'agit....

LUCIE.

Eh bien! allons causer d'ça devant ma mère, ça s'ra autant d'fait.

DIDIER.

Non, non, nous l'incommoderions peut-être; d'ailleurs, il faut que toi seule tu apprennes....

LUCIE.

Eh! bien, tiens, asseyons nous ici.

DIDIER.

Quoi! sous cet alizier?

LUCIE.

Tu le reconnais?

DIDIER.

Oui. C'est là que, pour la première fois, je t'ai dit que je t'aimais.

LUCIE (*allant s'asseoir*).

Viens donc, je crois être encore à cet heureux moment.

DIDIER (*se mettant à côté d'elle*).

O pénible souvenir! Ma chère amie, que tu es loin de deviner ce que j'ai à te dire!

LUCIE.

Bah!

DUO.

DIDIER.

Il faut, Lucie, en confidence,  
Que je t'apprenne un grand secret.

LUCIE.

Ah ! que j'aime ta confiance ;  
D'un ami vrai, voilà le trait.  
Voyons, hâte toi de m'apprendre  
Ce grand secret.

DIDIER.

Voici le fait.

( *On entend dans le lointain le tic-tac d'un moulin.* )

Quel bruit soudain se fait entendre ?

LUCIE.

Eh ! quoi ! tu ne reconnais pas  
Le moulin du pauvre Thomas ?  
Ce moulin tombait en ruine :  
Grâce à tes secours généreux,  
Entends, entends ces chants joyeux.

DIDIER ( *se levant* ).

Ah ! quel charme vient me distraire !

CHŒUR DE MEUNIERs ( *qu'on ne voit pas* ).

Au doux tic-tac de not' moulin  
Chantons le vin et le voisin.  
Notre eau, naguère  
Était d'eau claire ;  
Grace au voisin,  
La v'là du vin.

LUCIE.

C'est toi qu'ils nomment le voisin.

DIDIER.

Tu crois ?

LUCIE.

Leur cœur ne peut se taire.

DIDIER.

J'avais oublié, j'en convien,  
Ce peu de bien que j'ai su faire.

LUCIE.

Au hameau, je n'oublions rien.  
Mais revenons à ce mystère  
Qu'ici tu dois me révéler.

DIDIER.

Passons de ce côté, ma chère,  
Ces chants pourront moins nous troubler.  
Tu sauras donc que mon voyage....

( *Le pastoureau reparait au haut de la montagne, et il fait entendre un air villageois sur son chalumeau.* )

Hé! mon Dieu, c'est le pastoureau;  
Il est toujours dans ce village?

LUCIE.

Eh! oui, c'est notre pastoureau,  
Celui de qui le chalumeau,  
Tant de fois, avant ton voyage,  
Nous fit danser dessous l'ormeau.  
Que ce temps, pour nous, était beau!

DIDIER.

Que ce temps, pour nous, était beau!

LUCIE.

Veux-tu, pour notre mariage,  
Que j'allions vit' le retenir?

DIDIER.

Non, je saurai le prévenir.

DIDIER.

Moment cruel! ô trouble extrême!  
Mon cœur est prêt à se trahir.  
Aurais-je cru qu'il fallut tant souffrir  
Pour renoncer à ce qu'on aime?

LUCIE.

Heureux moment, bonheur suprême;  
Mon cœur ne peut se contenir.  
Aurais-je cru qu'on eut tant de plaisir  
Quand'on s'unit à ce qu'on aime?

DIDIER.

Décidément, ma chère Lucie; il faut que je te dise...

MARGUERITE, ( *au-dedans.* )

Lucie? Lucie?

LUCIE.

J'y vais... Oh! mon Dieu, ma mère m'appelle, je ne saurai rien.

---

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE, CLAUDINE.

MARGUERITE, (*apportant tout ce qu'il faut pour déjeuner à la campagne.*)

Allons, Lucie, allons, ma fille,  
Voilà nos fruits et notre lait.

SAINT-ANGE, (*sortant de l'autre côté.*)

Holà, St.-Germain? La Jonquille?  
Mon chocolat; tout est-il prêt?

DES DOMESTIQUES, (*avec des serviettes sous le bras, et portant des cafetières d'argent, etc.*)

Oui, tout est prêt.

SAINT-ANGE (*bas à Didier*).

Eh! bien, Didier, en est-ce fait?

DIDIER (*avec embarras*).

Mais à peu près.

MARGUERITE.

V'là qu'est tout prêt.  
C'est un déjeuner de famille;  
Allons, enfans, boutez-vous là.

SAINT-ANGE (*à table*).

Viens donc, mon cher..

LUCIE.

Oh! nenni da.  
Faut qu'il déjeûne avec nous autres;  
Pour lui j'ons cueilli ces fruits là.

MARGUERITE.

Et si monsieur veut être des nôtres,  
Il n'compromettra pas son rang:  
Je le mettrons au bout du banc.

SAINT-ANGE.

Grand merci, mes goûts et les vôtres....

CLAUDIN.

Ah ! ça c'est un peu différent.

LUCIE ( *à Didier qui est près de St.-Ange.* )

Eh ! bien, Didier, voici ta place ;  
C'est toi qui coupais notre pain.

MARGUERITE.

C'est toi qui remplissais ma tasse.

CLAUDIN.

C'est toi qui nous mettais en train.

DIDIER.

Je puis bien vous y mettre encore.

*Il se met à table, prend le pain, fait une croix dessus  
avec son couteau et le coupe en morceaux.*

SAINT-ANGE.

Sur ma parole, il perd l'esprit.  
Ton chocolat se refroidit.

DIDIER.

Prends le Claudin.

CLAUDIN.

Moi ! je l'abhorre.

CLAUDINE ( *lui présentant une beurrée.* )

Et ste beurrée !

CLAUDIN.

Ah ! je l'adore.

SAINT-ANGE.

Sur ma parole, il perd l'esprit.  
Mais voyez donc comme il dévore !  
Tout ceci m'ôte l'appétit.

DIDIER, CLAUDIN.

Je n'eus jamais tant d'appétit.

LUCIE ( *bas à Didier.* )

Mais vois donc queu' triste figure  
Fait ton ami.

DIDIER.

Bon ! ce n'est rien.

LUCIE.

J'allons l'égayer, j'en suis sûre.  
Ça lui plaira s'il t'aime bien.

(Elle se lève, va devant St.-Ange, et lui fait une belle révérence.)

Monsieur, je sis votre servante,  
Demain Didier d'vient mon époux;  
Et je serai ben plus contente  
Si vous venez danser cheux nous.

SAINT-ANGE.

Danser chez vous ?

DIDIER (*se levant*).

Oh ! l'imprudente !

SAINT-ANGE.

Lui votre époux !

LUCIE.

Dam ! je m'en vante.

LUCIE (*à Didier*).

Tu vois, ce que j'ai dit l'enchanté !  
A notre noce il dansera.  
J'ai rendu son âme contente.  
Ah ! le bon ami que voilà.

SAINT-ANGE.

Votre invitation m'enchanté ;  
A votre noce on dansera ;  
D'honneur, la petite est plaisante.  
La bonne dupe que voilà !

MARGUERITE, CLAUDINE.

Ma fin' je ne sis pas contente,  
Avec lui dans'ra qui voudra.  
Voyez queu' figure arrogante ;  
Je n'aimons pas cet ami là.

CLAUDIN.

Ah ! que je plains cette innocente !  
De se fier à tout cela.  
Son âme paraît bien contente,  
La pauvre dupe que voilà.

DIDIER.

Ah ! que je plains cette innocente !  
Et quel mal affreux je sens là !  
Aucun soupçon ne la tourmente,  
La bonne fille que voilà.

LUCIE (*sur sa porte*).

Adieu, Didier, à tantôt, à la veillée, n'est-ce pas ? Je saurai ce que tu avais à me dire.

DIDIER.

Oui, oui, j'y serai des premiers.



SCÈNE XII.

DIDIER, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE.

Que veux-tu dire? tu y seras.

DIDIER.

Oh! il faut bien dire quelque chose. Veux-tu que je la désole d'un seul mot?

SAINT-ANGE.

Non, ça se ménage. Mais qu'as-tu dit? qu'as-tu fait? où est ta promesse?

DIDIER.

Je n'en sais rien.

SAINT-ANGE.

Tu n'as donc pas parlé?

DIDIER.

Impossible.

SAINT-ANGE.

Comment, impossible?

DIDIER.

Eh! oui, mon ami; j'ai dix fois essayé cette pénible confidence, et dix fois elle est morte sur mes lèvres.

SAINT-ANGE.

Homme faible! Une enfant!

DIDIER.

Un ange! si tu avais vu son ingénuité, sa candeur; avec quelle bonté elle m'a parlé. Et puis des distractions à chaque pas: partout enfin un charme désespérant.

SAINT-ANGE (*riant.*)

Ah! ah! ah! ah!

DIDIER.

Oh! ris tant que tu voudras: il n'est pas si aisé que tu crois de faire une mauvaise action dans son village.

SAINT-ANGE.

Qu'appelles-tu mauvaise action?

DIDIER.

Je veux dire mauvaise pour elle: excellente pour nous. Mais....

SAINT-ANGE.

Sais-tu bien Didier que tu me compromets.

DIDIER.

Sais-tu toi-même ce que je dois à Lucie.

SAINT-ANGE.

Assurément je le sais; tu ne lui dois rien.

D I D I E R.

Comment je ne dois rien à Lucie ?

S A I N T - A N G E.

Tu ne lui dois qu'un dédommagement et ta fortune te met à même de l'acquitter.

D I D I E R.

Étrange raisonnement !

S A I N T - A N G E.

Pas si étrange, mon ami : ta position est toute simple ; c'est le paysan Didier, c'est légal de Lucie qui signa la promesse qu'elle a dans les mains : si tu étais resté le même, ce serait une infamie de la tromper ; si tu n'avais rien, je serais le premier à te précipiter dans ses bras ; mais tout a changé pour toi indépendamment de ta volonté. La fortune, sans que tu l'ayes cherchée, est venue te placer au plus haut rang ; cette faveur du sort t'indique assez que la société a d'autres vues sur toi. Est-ce ta faute si elle t'impose de nouvelles obligations incompatibles avec tes premiers goûts ? Ainsi voilà ton honneur justifié. Quant à ton bonheur, sois de bonne foi : j'admets que tu épouses Lucie, que tu te fixes dans ce hameau ; après quelques jours heureux, quelle est ton existence ? — Les plaisirs de la Capitale, que malheureusement tu as connus, n'y rappelleront-ils pas sans cesse tes désirs ? Les feras-tu partager à une famille rustique qui ne connaît que ses grossiers devoirs ? — Dès-lors la gêne, la contrainte, les disputes ; et si tu cèdes, tu ne trouves plus chez toi que l'ennui, la servitude, les dégoûts : accablé d'or, tu n'en peux faire aucun emploi ; rien de beau, rien de grand, rien d'utile pour toi, pour tes amis ; tu es mort.

D I D I E R.

Eh ! bien que faire ?

S A I N T - A N G E.

On est hardi dans une lettre, il faut écrire.

D I D I E R.

Ah ! tu as raison ; il n'y a là ni voix qui vous charme, ni regard qui vous trouble, ni larmes qui vous attendrissent. Je vais dans l'instant....

S A I N T - A N G E.

A la bonne heure, demande impérieusement ta promesse.

D I D I E R.

A l'instant même : laisse-moi libre quelques momens et tu verras : tu seras content de moi.

S A I N T - A N G E.

Soit : mais que vais-je devenir en attendant ? Ton diable de pays est si sec, pas une visite à rendre, rien à voir.

DIDIER.

Rien à voir, eh ? mon ami, il y a derrière cette coline un moulin ravissant.

SAINT-ANGE.

Au moulin ! bien obligé de l'attention.

DIDIER.

Ces côteaux sont charmans ; ces habitations sont délicieuses.

SAINT-ANGE.

Oui des pierres, des cheveux plats, des j'avons, des pommes et du sentiment. Ah ! mon dieu le sot pays.

( *Il s'éloigne.* )

---

### SCÈNE XIII.

DIDIER, ENSUITE CLAUDIN.

DIDIER ( *regardant la charmille.* )

Je serai bien ici pour écrire. Oui. — Claudin ?

CLAUDIN ( *accourant.* )

Mon ami, Monsieur : Qu'est-ce qu'il faut à monsieur ?

DIDIER.

Ne te déferas-tu jamais de ta sottre habitude ?

CLAUDIN.

De quoi donc ?

DIDIER.

De m'appeler toujours ton ami ? Tu sais bien que St.-Ange dit que cela ne convient pas.

CLAUDIN.

Dame ! Monsieur, si c'est là, est-ce que j'en sis le maître ?

DIDIER.

Entre-nous, ça ne me choque pas, mon ami.

CLAUDIN.

Là, tu vois bien que ça t'échappe aussi à toi.

DIDIER.

Cela doit être ; mais devant le monde, la bienséance, le respect exigent que tu t'observes sur ce point.

CLAUDIN.

Eh ! bien, c'est dit, je m'observerai.

### COUPLÉT.

Je savons ben que dans vot' ville,  
Pour parler faut ben des aprêts.  
Mais au hameau c'est difficile ;  
Le cœur d'abord, le reste après.

Voyez comme le mien est traité  
Dans ce que j'vous devons ici.  
Quand le vous me vient pour le maître,  
Le tu m'échappe pour l'ami.

DIDIER.

Fort bien, mais avec un peu d'attention, les toi et les vous ne se confondent pas.

CLAUDIN.

Tu crois? oh! ben oui.

DEUXIÈME COUPLET.

Ce toi, ce vous, font dans ma tête  
Un mic-mac dont j'ais étourdi.  
J'sens ben au fond qu' c'est malhonnête  
D'app'ler son maître son ami.  
N'faut pourtant pas qu'on me suspecte;  
Car, vois-tu, c'est plus fort que moi.  
De tout mon cœur je vous respecte;  
Mais je ne puis aimer que toi.

DIDIER.

Eh! bien, fais comme tu pourras.

CLAUDIN.

Oh! non, non; v'là qu'est fini. Dis-donc: pourquoi que tu m'as appelé?

DIDIER.

Apporte sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire.

CLAUDIN (*entrant dans la maison.*)

J'y vas.

DIDIER.

Le nécessaire de St.-Ange, ou le mien: n'importe.

CLAUDIN (*revenant.*)

En voilà un. Pendant que Monsieur va écrire, s'il voulait me permettre d'aller un peu par là bas, voir queuquezun.

DIDIER.

Faire tes adieux à Claudine?

CLAUDIN.

Peut-être ben.

DIDIER (*avec sentiment.*)

Va. Songe au moins à te bien conduire. Il ne faut pas quitter une personne qu'on aime, sans égards, sans honnêteté; ça fait déjà tant de mal. Tiens, mon ami, prends cela; (*il lui donne sa bourse*) s'il lui faut quelques consolations, n'épargne rien.

CLAUDIN (*avec attendrissement.*)

Oui, mon ami. (*à part.*) Queu doumage que ça soit devenu si riche!

---

SCÈNE XIV.

DIDIER.

Allons, plus de foiblesse. Les raisons de St.-Ange sont décisives. Méditons seulement le tour qu'il faut donner à ma lettre.

( *Il va s'asseoir à la petite table qui est sous la charmille, et se met en posture pour écrire.* )

---

SCÈNE XV.

DIDIER, JEUNES GENS DU VILLAGE, MATHURIN.

ALBERT ( *courant au-devant de Mathurin.* )

Père Mathurin, nous voici, nous voici.

MATHURIN.

Je vous attendais, mes enfans. Je n'ai pas oublié notre rendez-vous. Allons, aidez-moi à descendre.

JACQUOT.

Moi je vais préparer les bancs.

DIDIER ( *sans être vu.* )

Oui, la franchise, en pareille occasion, est au moins un mérite.

MATHURIN ( *assis au pied de l'arbre* )

Rangez-vous là vous autres. ( *Les enfans se placent à côté de lui.* )

DIDIER.

Ah! ah! c'est le père Mathurin. C'est sans doute le jour de sa leçon : Oh! ça ne me dérangera pas.

MATHURIN.

Dis-donc, Jacquot : où en sommes nous restés la dernière fois?

JACQUOT ( *cherchant dans un petit cahier.* )

Au devoir des braves gens.

DIDIER ( *écrivait.* )

« Ma chère Lucie, les raisons les plus fortes me mettent » dans l'impossibilité de remplir la promesse que je t'ai faite » de t'épouser. »

MATHURIN.

Eh! bien, mon ami, quels sont ces devoirs?

JACQUOT ( *ayant l'air de lire.* )

Le premier devoir d'un honnête homme est de tenir scrupuleusement ses promesses sans autres considérations que celles de son honneur.

DIDIER (*déchirant sa lettre.*)

Je crains d'avoir mal commencé. Effaçons.

MATHURIN.

Ecoutez, vous autres, et profitez.

DIDIER (*écrivait.*)

« Chère Lucie ; la nouvelle existence que ma fortune m'a procurée m'oblige, malgré moi.... »

MATHURIN.

A ton tour Albert.

ALBERT (*de même*)

La fortune, les dignités, le changement d'état ne sont que de vils motifs, quand il s'agit de fausser sa conscience. Rien ne peut légitimer un manquement de foi.

DIDIER (*s'agitant à sa place.*)

Je croyais être plus à mon aise sous cette charmillle. Ce n'est pas encore cela.

(*il déchire sa lettre.*)

MATHURIN.

Allons, continue.

ALBERT.

Oui, père Mathurin, c'est que je cherche.

DIDIER (*écrivait.*)

« Ma chère Lucie, si le sacrifice d'une partie de mes richesses pouvait justifier.... »

MATHURIN (*avec intention*).

Eh ! bien, tu ne te rappelles pas ? Toutes les richesses du monde ne sauraient dédommager un cœur honnête, trompé dans ses espérances. L'or n'adoucit pas plus les regrets de celui qui le reçoit, qu'il n'apaise les remords de celui qui le donne.

DIDIER (*frappant sur la table en se levant.*)

Allons, il ne me sera pas possible d'écrire une seule phrase !

MATHURIN.

Eh ! n'est-ce pas notre ami Didier qui est sous cette verdure !

DIDIER (*s'avancant.*)

Lui-même, bon Mathurin.

MATHURIN.

Tu vois, mon ami, je fais encore pour ces jeunes gens ce que j'ai fait pour toi ; je cherche à leur donner dans leur jeunesse de bons principes. Ça reste et ça profite.

DIDIER.

Pas toujours.

MATHURIN.

Comment pas toujours ! ne l'as-tu pas prouvé toi ! Aussi le

ciel t'a béni, tu es riche et honnête ; nous voilà payés tous les deux.

---

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE (*il entre en fredonnant.*)

Ah ! te voilà en société !

DIDIER (*avec enthousiasme*).

Oui, mon ami, je te présente l'un des hommes les plus respectables de la contrée.

SAINT-ANGE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

DIDIER.

Un modèle de vertu, de probité.

SAINT-ANGE.

Ton intendant, ton fermier ?

DIDIER.

Non, mon ami, ce brave homme est mon ancien maître ; c'est lui qui a la bonté d'enseigner aux jeunes gens à bien penser.

SAINT-ANGE.

Ah ! monsieur fait de la morale ? je lui en fais mon compliment ; c'est fort utile à la végétation, très-essentiel dans un village.

MATHURIN.

Partout, monsieur ; en voulez-vous une preuve ?

SAINT-ANGE.

Ah ! dieu m'en garde. Pourtant si ça n'était pas long.

MATHURIN.

Ce n'est qu'un mot. Albert, qu'est-ce qui peut détruire le bonheur d'un galant homme ?

ALBERT.

Le choix d'un mauvais ami ; un mauvais fruit dans un cellier suffit pour perdre la récolte la plus heureuse.

MATHURIN.

Adieu, messieurs.

SAINT-ANGE.

Charmant ! charmant ! votre sentence est d'un gout exquis. Elle sent le terroir à faire plaisir.

---

SCÈNE XVII.

DIDIER, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE.

Eh ! bien, mon ami, ta lettre ?

DIDIER ( *lui montrant celle qui est chiffonnée dans sa main.* )  
La voilà.

SAINT-ANGE.

On te l'a renvoyée de la sorte?

DIDIER.

Elle n'est pas seulement commencée. Est-ce qu'on peut faire ici ce que l'on veut? Ce brave homme, sa morale, ces jeunes gens, tout enfin!....

SAINT-ANGE.

Ah! ça, Didier, ceci a l'air d'une plaisanterie.

DIDIER.

Comment!

SAINT-ANGE.

As-tu quelque respect pour les obligations que tu as contractées envers ma sœur?

DIDIER.

Sans doute.

SAINT-ANGE.

Veux-tu retirer des mains de Lucie la promesse que tu lui as imprudemment livrée?

DIDIER.

Tu sais bien que je le veux.

SAINT-ANGE.

Il suffit: je vais la lui demander moi-même.

DIDIER.

Toi?

SAINT-ANGE.

Pourquoi pas?

DIDIER.

Non, mon ami, la bienséance exige que je lui fasse moi-même cette demande. Il faut en ceci une délicatesse, un ménagement....

SAINT-ANGE.

Ne sais-tu pas avec quelle grâce, quelle amabilité je me tire de ces sortes d'affaires? Je ne brise pas un nœud, moi, je le denoue.

DIDIER.

Non, te dis-je: je ne consentirai jamais.

SAINT-ANGE.

Eh! que nous veut Claudin sous ce bizarre vêtement.



SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CLAUDIN, CLAUDINE.

(*Claudin est en habit de paysan avec un gros bouquet à sa boutonnière, et Claudine porte sur son bras les anciens habits de Claudin avec son chapeau bordé.*)

QUATUOR.

CLAUDIN ET CLAUDINE.

Monsieur, sauf votre révérence  
Claudine et moi je v' nons exprès  
Vous rendre, avec reconnaissance,  
Ce bel habit dont je m' parais,  
Ce biau chapeau, ces affiquets,  
Et mon office de laquais.

DIDIER.

Quoi tu veux rester au village ?

CLAUDIN.

Ma fin' monsieur, c'est le plus sage.  
Plus de grandeurs, plus de façons  
Claudine et moi j' nous épousons.

DIDIER.

Vous épouser ?

SAINT-ANGE.

Eh ! que t'importe ?

Laisse-là ces petites gens.  
Nous avons des soins plus urgens.

DIDIER.

Non, non, sa sottise est trop forte.  
Quoi malgré mes sages avis !....

CLAUDIN.

Ma fin' la tendresse l'emporte,  
Puis à c' t'enfant j'avions promis  
L'honneur est tout dans ce pays.

CLAUDINE.

Oui, vraiment, il m'avait promis.

SAINT-ANGE.

Allez, allez, petits esprits,  
Vous êtes bien de ce pays.

DIDIER.

Ainsi tu braves mon exemple !

CLAUDIN.

Oh ! ça, monsieur, c'est différent,  
Votre magot est bien plus ample,  
Faut avoir d' ça pour fair' le grand.  
Et puis voyez ce brin de fille.

SAINT-ANGE (*avec dédain.*)

Ah ! oui, vraiment, elle est gentille.

CLAUDINE.

N' me fait's donc pas rougir com' ça.

CLAUDIN.

Et puis ce feint, cette figure!  
A Paris est-il un' peinture  
Plus fraîche que ce tendron là?

DIDIER.

Allons, finis ce portrait là.

CLAUDIN.

Et puis voyez quelle encolure,  
Queu' mine à danser ça vous a.  
Et puis moi queu' leste tournure  
Sans tout ce fatras de dorure.  
Voyez un peu comment ça va?

( *Il danse avec Claudine.* )

Tra la dera, dera.

Est-il argent qui vaille ça?

( *Il l'embrasse..* )

Est-il bonheur qui vaille ça?

Est-il chapeau qui vaille ça, etc.

( *Il l'embrasse encore.* )

SAINT-ANGE.

Allez, allez, petite espèce;  
Conservez bien vos tristes goûts,  
Un autre soin ici nous presse.  
Allez-vous aimer loin de nous.

CLAUDIN et CLAUDINE ( *à Didier* ).

Allons, allons, viv' la tendresse.  
De votr' paraphe honorez-nous.  
Cette bonté f'ra notr' richesse,  
Et not' bonheur viendra de vous.

DIDIER ( *entraîné par Claudin* ).

Ma foi, je cède à leur ivresse.  
Oui, je vais signer avec vous.  
N'immolons pas à la richessé  
Ce que mon cœur a de plus doux.

---

## SCÈNE XIX.

SAINT-ANGE.

Il me quitte tout de bon! Eh! bien tant mieux, je vais le servir en son absence, et faire son bonheur malgré lui. Diantre, si l'attendrissement allait plus loin, que deviendrait sa fortune.... et la mienne? prévenons cela par un service signalé. C'est mon étoile, à moi, je ne puis me passer de faire des heureux. Frappons.

( *Il frappe à la porte de Lucie.* )

---

## SCÈNE XX.

MARGUERITE, SAINT-ANGE LUCIE,

MARGUERITE.

Qu'est-ce?

SAINT-ANGE.

Pourrai-je avoir le plaisir de dire un mot à mademoiselle Lucie ?

MARGUERITE.

C'est-il de votre part, Monsieur ?

SAINT-ANGE.

C'est de la part de Didier.

LUCIE ( *arrivant.* )

Didier ? Didier ? Où est-il ?

SAINT-ANGE.

Aimable enfant, je suis chargé de le représenter, et je ne suis pas fâché que votre bonne mère entende ce que j'ai à vous dire.

MARGUERITE ( *à part.* )

Tiens, ça sonne mal.

LUCIE.

Mon Dieu, Monsieur, est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur à mon ami ?

MARGUERITE.

Parlez bien vite, Monsieur. J'ons peu de chose, mais c'est égal, je sommes toutes prêtes à lui donner ce que j'avons.

SAINT-ANGE.

Rassurez-vous; il n'est arrivé d'autre malheur à Didier, que celui que vous connaissez.

LUCIE.

Quoi donc ?

SAINT-ANGE.

Cette fortune immense qui le met dans la nécessité de quitter ce hameau.

LUCIE.

Allons donc.

SAINT-ANGE.

Je vous parle sérieusement.

MARGUERITE.

Eh ! bien, sérieusement, je vous disons, moi, que vous plaisantez.

SAINT-ANGE.

Non, bonnes gens; il est inutile que vous vous flattiez plus long-temps. Didier a contracté, à Paris, des obligations...

MARGUERITE.

Eh ! bien qu'il les paye, il a de quoi; et puis veut-il que je répondions de lui ? il n'a qu'à parler.

SAINT-ANGE.

Vous ne m'entendez pas... Son cœur a formé, à Paris, des engagements qui détruisent ceux qui le liaient avec vous.

LUCIE.

Son cœur ? Cela ne se peut pas.

MARGUERITE.

Acoutez donc, Monsieur, prenez garde à ce que vous dites, au moins. Je ne souffrons pas qu'on dise du mal de nos amis : Ah ! dame, c'est que, dans ce village, je nous soutenons tertous.

LUCIE.

Doucement, doucement ma mère : laissez parler Monsieur.

MARGUERITE.

Ça nous touche, nous autres ! L'honneur ! n'faut pas que ça bronche.

LUCIE.

Achez, Monsieur.

SAINT-ANGE.

Charmante résignation. Vous concevez toute la peine de mon ami : Elle est telle qu'il n'aurait jamais osé remettre le pied dans ce village, s'il n'avait eu besoin de retirer de vos mains cette promesse écrite qu'il vous confia il y a quinze mois.

MARGUERITE.

Jarnonbille ! et c'est vous qui l'amenez ici pour ça !

LUCIE.

Eh ! ma mère, de grâce !

SAINT-ANGE.

Vous devez penser qu'aucun sacrifice ne lui coutera pour vous dédommager.

LUCIE. (*avec calme.*)

Arrêtez, Monsieur, Didier n'a pas dit cela.

SAINT-ANGE.

C'est vrai ; mais je suis trop juste pour ne pas le forcer...

LUCIE.

Il suffit, monsieur !

MARGUERITE.

Oh ! les misérables !

LUCIE.

Et c'était là l'objet de son voyage ?

SAINT-ANGE.

Ecoutez donc, il était assez essentiel pour lui.

LUCIE.

Et pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé lui-même ce matin ? La voilà cette promesse. Depuis l'instant qu'il me l'a remise, elle n'a pas quitté mon cœur. Un mot eut suffi pour l'en arracher. Pourquoi ne l'a-t-il pas dit ?

SAINT-ANGE.

Son émotion, son trouble... Mais moi qui suis plus tranquille... Si vous permettez...

(*Il s'avance pour prendre l'écrit.*)

LUCIE.

Non, Monsieur. Ce n'est pas que je la refuse; mais je veux la rendre à Didier comme il me l'a donnée.

MARGUERITE.

C'est juste ça, ma fille : si nous ne vallons pas ces gens là, eh! bien, adieu.

LUCIE.

Dites à votre ami que tout à l'heure, dans ce lieu même, je lui rendrai ce qu'il désire. Dites lui que Lucie lui prouvera qu'elle n'a jamais voulu que son bonheur. Venez ma mère.

MARGUERITE.

Quant à vous, Monsieur; si vous osez...

LUCIE (*retenant sa mère.*)

Oh je vous en supplie! Didier me tromper? est-ce que cela se peut.  
(*Elle sort avec sa mère.*)

## SCÈNE XXI.

SAINT-ANGE (*seul.*)

Eh! bien, voilà une affaire plus promptement terminée que je ne m'y attendais. Cette petite fille a pensé mettre plus d'une fois mon adresse en défaut.

### COUPLETS.

Je savais bien tout l'avantage  
Qu'aurait un homme tel que moi.  
Oui, mais ces grâces de village  
Ont un certain je ne sais quoi....

C'est mieux que de l'esprit, un air tendre, un sourire,  
Un modeste maintien, et puis, s'il faut tout dire,  
Sur ma foi, je ne m'étais vu  
Jamais, jamais si près de la vertu.

Attendri par de douces larmes,  
J'ai presque aperçu le moment  
Où mon cœur offrait à ses charmes  
Le plus doux dédommagement;  
J'allais tout immoler à sa candeur extrême,  
La conduire à Paris, la prendre pour moi-même....  
Non d'honneur, je ne me suis vu  
Jamais, jamais si près de la vertu.

Holà quelqu'un! St.-Germain? ma voiture, mes chevaux: que l'on s'occupe à l'instant même des préparatifs de notre départ.

## SCÈNE XXII.

SAINT-ANGE, DIDIER.

DIDIER.

Que dis-tu donc?

SAINT-ANGÉ.

Je dis que nous allons partir.

DIDIER.

Comment ! tu as vu Lucie ? tu lui as parlé ?

SAINT-ANGE.

Tout est fini, arrangé ; tu auras ta promesse ici dans un quart d'heure.

DIDIER.

O ciel !

SAINT-ANGE.

Voilà comme je fais les choses, moi.

DIDIER.

Ah ! malheureux ! tu lui as tout révélé ! tu as dû briser son âme, la plonger dans le désespoir !

SAINT-ANGE.

Elle ! ah ! bien oui ! c'était un calme, une modération....

DIDIER.

Que veux-tu dire ?

SAINT-ANGE.

Ah ! bon jeune homme ! tu avais bien raison de l'appeler un ange ! elle ne tenait pas du tout à ta promesse : elle a reçu la nouvelle de ton inconstance comme si elle l'eût attendue depuis dix ans.

DIDIER.

Quoi, pas même un soupir, un reproche, une larme ?

SAINT-ANGE.

Excepté quelques vivacités, quelques gestes de la mère que j'ai vus d'assez près, je n'ai rien aperçu de tout cela ; va, mon ami, les femmes se ressemblent partout. Je cours faire atteler.

---

## SCÈNE XXIII.

DIDIER,

Qu'ai-je entendu ! serait-il possible ? Quoi Lucie a reçu avec indifférence l'idée d'une séparation qui fait mon supplice depuis qu'on est parvenu à me la faire désirer ! Ah ! j'en suis enchanté. Me voilà délivré de mes tourmens ; je n'aimerai plus rien au monde : mais du moins je quitterai ce pays sans regrets comme sans remords. Mais que vois-je ?

---

## SCÈNE XXIV.

DIDIER, TOUT LE VILLAGE, MATHURIN, LE PATRE,  
CLAUDIN, CLAUDINE, MARGUERITE.

DIDIER (*aux jeunes garçons qui arrivent et se rangent d'un côté.*)

Que voulez-vous ici vous autres ?

CLAUDIN.

Dam, j'n'en savons rien. C'est mam'selle Lucie qui nous a dit de nous rendre sur cette place, et nous v'là.

DIDIER ( *aux jeunes filles qui se rangent de l'autre côté.* )  
Et vous, jeunes filles, qui vous amène en ce lieu ?

CLAUDINE.

Je n'en savons pas davantage : mam'selle Lucie nous a dit de venir l'attendre ici et je l'attendons.

DIDIER ( *regardant de tous côtés.* )

Quoi! le père Mathurin sort aussi de sa maison? Le pastou-  
reau est sur la montagne! Qu'est-ce que cela signifie? O sou-  
venir déchirant! Claudin? Claudine, bonne Marguerite, où  
donc est votre fille?

MARGUERITE ( *apercevant Lucie qui s'avance lentement au  
milieu d'eux.* )

La v'là, la v'là.

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES, LUCIE.

LUCIE ( *à tous ceux qui l'entourent.* )

Bons amis, je vous remercie! Toi Didier, ne sois pas étonné  
de retrouver ici tes amis, mes compagnes; leur présence doit  
te rappeler le jour où tu nous quittas pour la première fois.  
Voilà comme ils étaient.

### ROMANCE.

Quand tu partis, même amour, même zèle,  
Même serment, ici, vint nous lier;  
Dans ce hameau, tout est resté fidèle,  
Et toi Didier?

LE CHŒUR.

Et toi Didier?

LUCIE.

Quand tu partis, Mathurin, ton vieux maître,  
Sur ce côteau te bénit le dernier.  
Sois heureux, te dit-il. — Tu le seras peut être.  
Et nous Didier?

LE CHŒUR.

Et nous Didier?

CHŒUR ( *à demi-voix.* )

Il hésite, il balance :

Il garde le silence.

Sans pitié, voit-il notre effroi :

Hélas! hélas! il va trahir sa foi.

LUCIE ( *tirant la promesse de son sein.* )

Quand tu partis, je faisais ta richesse,

Ton cœur promit de ne pas m'oublier;

Il a changé, je te rends ta promesse.

Adieu Didier.

DIDIER ( *se précipitant à ses pieds.* )

Non, non jamais, ô ma Lucie!

Que plutôt, je meurre à tes pieds.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur!

DIDIER.

Où, pour la vie,

Pour jamais , nos cœurs sont liés .

CŒUR .

Tous nos chagrins sont oubliés , etc .

---

S C È N E X X V I .  
LES MÊMES , SAINT-ANGE .

SAINT-ANGE .

Allons , Didier , je t'attends .

DIDIER .

Mon ami , tu peux partir sans moi .

SAINT-ANGE .

Comment ?

DIDIER .

Je reste dans ce hameau , c'est ici qu'est ma richesse : ici sont mes plaisirs , ma gloire , puisque j'y retrouve l'honneur .

SAINT-ANGE .

L'honneur ? Je l'avais dit : Ce maudit honneur me ruinera partout . Mais , mon ami . . . .

MATHURIN (*mettant la main sur le cœur de Didier.*)

Pardon , Monsieur . Je lui avais dit aussi que les bons principes restaient là .

20 JI 63

DIDIER .

Et ils y resteront , père Mathurin ;

CLAUDIN (*à Didier avec joie.*)

Ah ! Monsieur . . . mon maître , mon ami , je pourrons donc , à présent , t'appeler comme je voudrons . Allons , mes amis , que tout cela finisse comme au hameau .

RONDE .

Esprit joyeux , bonté facile ,  
Conscience nette et tonneau plein ,  
V'là ma chanson : Gens de la ville ,  
Connaissez-vous c't'heureux refrain ?

Nennain , nennain .

Pour vivre ainsi , sage et tranquille ,  
Faut êtr' levé ben plus matin .

Messieurs d'Paris , chez qui tout brille ,  
Trouvez-vous en votre chemin ,  
Tendre moitié , douce et gentille ,  
Qui n'emprunte rien au voisin ?

Nennain , nennain .

Pour êtr' l'père d'sa famille ,  
Faut êtr' levé ben plus matin .

LUCIE (*au Public.*)

On dit que l'désir de ben faire ,  
L'zèle surtout , mène à bonn' fin ;  
D'après cà , sur st'œuvre légère ,  
Devons-nous craindre quelqu' chagrin ?

Nennain , nennain .

Songez , messieurs , que pour vous plaire ,  
J'nous som's levés d'ben bon matin .

FIN .